

Zeitschriften

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse = Gazzetta militare svizzera**

Band (Jahr): **77=97 (1931)**

Heft 4

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Dieses Tournoi Militaire d'Escrime 1931 ist offen für jeden Offizier, Unteroffizier und Soldaten unserer Armee und ist verbunden mit einer patriotischen Feier an unserem Schweizerischen Nationaldenkmal von Les Rangiers.

Das Fechten, das so sehr die körperliche Ertüchtigung unserer Soldaten fördert, findet im Freien statt, auf dem Boden, auf welchem anno 1914—1918 Hunderte von Schweizer Wehrmännern Schildwache gestanden haben.

Beiträge zur Durchführung dieser Veranstaltung werden jederzeit gerne angenommen und können auf Postcheckkonto Basel V 10315 einbezahlt werden.

Für das Komitee des „Tournoi Militaire d'Escrime 1931,
Oberlt. A. Sulger, St. Albanring 147, Basel.

Seit der letzten Publikation sind der Redaktion folgende *Todesfälle von Offizieren unserer Armee* zur Kenntnis gekommen:

Lt.-col. *Louis Viollier*, né en 1852, à disp., décédé le 12 mars à Genève.
San.-Oberlt. *Emil Villiger*, geb. 1870, M. S. A. III/5, gestorben am 17. März in Basel.

Cap. san. *Auguste Roud*, né en 1871, E. S. M. II/2, décédé le 17 mars à Lausanne.

I.-Hptm. *Alfred Grobet*, geb. 1880, T. D., gestorben am 19. März in Bern.

I.-Major *Hermann Daut*, geb. 1865, zuletzt T. D., gestorben am 23. März in Bern.

Cap. inf. *Louis Bonnard*, né en 1854, en dernier lieu Lst., décédé le 26 mars à Nyon.

I.-Major *Gaston v. Sury*, geb. 1852, zuletzt Lst., gestorben am 27. März in Solothurn.

Gst.-Oberstlt. *Max Degen*, geb. 1884, Stab 2. Armeekorps, gestorben am 31. März in Bern.

Komm.-Oberstlt. *Johann Tanner*, geb. 1864, zuletzt E. D., gestorben am 31. März in Schaffhausen.

Kav.-Oberlt. *Hans Steinfels*, geb. 1878, zuletzt Lst., gestorben am 1. April in Zürich.

I.-Major *August Löhner*, geb. 1861, zuletzt Kdt. Füs. Bat. 78, gestorben am 3. April in St. Gallen.

Pr. lt. inf. *Albert Verdier*, né en 1886, Cp. lst. I/9, décédé le 6 avril à Genève.

Tr.-Oberst *Christian Hofer*, geb. 1853, z. D., gestorben am 9. April in Bühlikofen b. Bern.

ZEITSCHRIFTEN

Les Revues militaires françaises publient surtout, en ce moment, des études historiques et des monographies des combats de la guerre 1914—18. Il est bien difficile d'en rendre compte sans dépasser le cadre d'un bulletin bibliographique et sans cartes sous les yeux.

Nous nous bornerons à donner ici les enseignements qui découlent des opérations de la 9ème division française, du 25 au 30 mars 1918, dans la région

de Noyon. Cette étude, qui a paru dans la *Revue militaire française* sous la plume du commandant de la 9^{ème} division, le général Gamelin, et sous celle du commandant Petitbon, chef du bureau des opérations à l'E. M. de cette division, présente en effet, pour nous, un intérêt particulier. En ce sens que la 9^{ème} division s'est trouvée dans une situation semblable à celle qui sera vraisemblablement le lot de beaucoup de nos brigades, au début d'une prochaine guerre: manœuvre en retraite suivie finalement d'une résistance — victorieuse, dans le cas de la 9^{ème} division — sur les positions de repli assignées. En outre, la 9^{ème} division a disposé de moyens en artillerie qui ne présentent pas, relativement aux nôtres, la supériorité écrasante que nous trouvons habituellement dans les opérations de la dernière guerre. Enfin il s'agit de guerre de mouvement, et la division a combattu, les 23 et 24 mars, sur un front qu'il est permis de qualifier de grand — 18 kilomètres pour 3 à 4 régiments d'infanterie — et contre un ennemi qui lui fut, à un moment, cinq fois supérieur en nombre.

Les enseignements demeurés valables, qui paraissent résulter des opérations de la 9^{ème} division, sont, à notre avis, les suivants:

La rupture du combat de jour, en terrain découvert, équivalant à la mise hors de cause de la troupe qui l'exécute, le mieux sera souvent de résister sur la position jusqu'à la nuit¹⁾.

La nuit facilite grandement la rupture du combat et le repli des troupes.

La rupture du combat de jour est exécutable en terrain très couvert ou montagneux.

Toute troupe qui se replie étant incapable de se rétablir elle-même sur une position plus en arrière¹⁾, il est donc indispensable, avant d'envisager le repli des éléments engagés, d'organiser à l'arrière une position occupée. C'est à dire d'organiser une position de repli, garnie d'infanterie et appuyée par l'artillerie, susceptible d'arrêter l'ennemi, afin de permettre la remise en ordre des éléments plus ou moins désorganisés par le combat et la retraite effectuée soit de jour, soit de nuit. Nécessité donc de plusieurs échelons successifs.

Il y a donc lieu d'envisager en général:

- a) la constitution d'un échelon de repli;
- b) l'organisation d'éléments légers maintenus au contact;
- c) le mouvement rétrograde des trains;
- d) le mouvement rétrograde de l'artillerie et sa réinstallation en appui ou en renforcement de la position de repli;
- e) le repli du gros des troupes, le regroupement et la réorganisation de ces unités sous la protection de l'échelon de repli;
- f) le repli des éléments légers maintenus au contact.

Le général Gamelin cite lui-même, en conclusion, les enseignements suivants qui semblent découler des opérations de la 9^{ème} division:

— „La puissance de résistance d'une bonne troupe, même en „plein blèd“²⁾ et sur de grands fronts, sans tranchées organisées et sans obstacle important du terrain, lorsqu'on dispose du temps indispensable pour établir un bon système de feux et qu'on ne manque point de munitions.

En fait, la 9^{ème} D. I. a tenu, du 23 mars fin de la matinée au 24 soir, sur un front qui s'étendit jusqu'à 18 kilomètres, contre un ennemi qui fut, à un moment, cinq fois supérieur en nombre. Elle n'a pas été entamée, et tournée sur ses deux flancs, elle a pu sans difficulté majeure, se décrocher au début de la nuit du 25. Du 26 au 30 — dit le Général Gamelin — le groupement que je commandais (valeur de deux D. I., dont une déjà éprouvée, et, pour un moment, une Div. cav.) a maintenu intégralement ses positions, en partie organisées il est vrai, sur un front de 5 kilomètres environ.

Cette puissance de résistance est faite dans une certaine mesure, d'ailleurs, de ce que, en guerre de mouvement, l'ennemi ne sachant pas exactement où

¹⁾ Nos manœuvres, avec leur arbitrage mal au point, nous faussent complètement les idées à ce sujet. Il ne faut pas l'oublier!

²⁾ Terrain découvert. Blèd, en arabe, veut dire terrain inculte.

nous sommes installés, éprouve de grandes difficultés à ajuster à ses attaques un système de feux, indispensable s'il n'a pas de chars d'assaut. Cette capacité de combat serait certainement, dans des conditions analogues, actuellement accrue.

— L'extrême variété des situations devant lesquelles on peut se trouver dans les opérations de mouvement, la possibilité avec des troupes bien dressées d'y faire face par la manœuvre. Mais la condition de la réussite est un bon système de liaisons et transmissions.“ A relever à ce sujet l'emploi de l'escadron divisionnaire qui envoie des patrouilles sur tout le front, aux postes de commandement des unités de première ligne, pour préciser la situation de sa propre infanterie.

— „L'action, sous la forme d'un geste offensif, si elle n'est pas absurde, outre qu'elle relève le moral de nos troupes, porte tactiquement ses fruits.“ Les opérations de la 9ème division paraissent de nature à nous donner confiance. A ce titre, elles méritent qu'on s'y arrête. Mft.

Rivista militare italiana. Febbraio 1931. *Die Verteidigung Deutsch-Ostafrikas durch General von Lettow-Vorbeck*, sozusagen vollständig abgeschnitten vom Mutterland, mit ganz unzulänglichen Streitkräften gegen weit überlegene Streitkräfte der Engländer, Belgier und Portugiesen während den langen vier Jahren des Weltkrieges wird für immer eine ganz außerordentlich hoch zu bewertende militärische Leistung bleiben.

Brigadegeneral Ugo Businelli widmet ihr eine in jeder Hinsicht gründliche und interessante Betrachtung.

Auf deutscher Seite verfügte man zu Anfang der Operationen über 250 weiße und 2500 farbige Deutsche, die letztern, sogenannte Askaris in 14 Kompagnien formiert, dazu kamen noch etwa 50 weiße und 2100 farbige Gendarmen. Also total rund 5000 Mann. Im weitem Verlauf des Feldzuges gelang es dann durch Einreihung der Mannschaften des deutschen Kreuzers „Königsberg“, der sich in den Rufiji-Fluß geflüchtet hatte, und die Mobilisierung alles nur möglichen Hilfspersonales und der diensttauglichen deutschen Kolonisten die Zahl der weißen Truppen auf rund 3000 und diejenige der Askaris auf rund 11,000 zu erhöhen. Die Bewaffnung dieser Streitkraft war ganz ungleich. Nur 3 Kompagnien waren anfänglich mit dem modernen Gewehr bewaffnet. Nachher wurde es allerdings besser, als es möglich wurde die Truppe mit dem Feind abgenommenen, modernen Waffen zu versehen. An Artillerie waren am Anfang etwa 60 Geschütze verschiedener Kaliber, darunter auch Schiffsgeschütze von der „Königsberg“ vorhanden.

Auf der Seite der Gegner waren die *Engländer* anfänglich ebensowenig vorbereitet, wie die Deutschen. So waren in Britisch-Ostafrika (Uganda) nur etwa 4000 eingeborene „Kings African Rifles“, „Nairobi Defence Force“ und andere eingeborene Truppeneinheiten vorhanden.

Die Belgier vollends verfügten bei Beginn der Feindseligkeiten nur über etwa 1500 Mann.

Im Laufe der ersten 2 Jahre allerdings brachten die Engländer allein ihre Streitkraft auf rund 42,000 Mann mit relativ zahlreicher Artillerie, wobei ein ansehnlicher Teil der Streitkräfte von der südafrikanischen Union aufgebracht wurde.

Der Verlauf der Operationen ist bekannt: Hatten die Alliierten den Vorteil der überlegenen Zahl und Kriegsmittel, so besaßen die Deutschen denjenigen des einheitlichen Oberkommandos und des Kämpfens auf der inneren Linie, waren aber von Anfang an außerordentlich im Nachteil durch ihr Abgeschnittensein vom Mutterlande und damit vom Nachschube.

Nachdem es sich anfänglich für von Lettow-Vorbeck nur darum handeln konnte, durch möglichst offensive Kriegsführung die feindlichen Angriffsvorbereitungen so lange als möglich zu stören und zu verzögern, mußte es im weitem Verlauf des Krieges sein Ziel sein, möglichst lange, d. h. wenn immer möglich bis zum Kriegsende auszuharren, um die Kolonie dem Mutterlande beim Friedensschluß womöglich zu erhalten.

Den ersten Teil seiner Aufgabe hat von Lettow-Vorbeck in geradezu vorbildlicher Weise erfüllt. Den zweiten hat er angesichts immer größer werdender feindlicher Uebermacht wenigstens so gelöst, daß er noch im Herbst 1918, obschon von allen Hunden gehetzt und auf portugiesisches Gebiet gedrängt, immer wieder den ihn einkreisen wollenden feindlichen Kolonnen entkommend, plötzlich wieder auf deutsches Gebiet zurückkehrt und Furcht und Schrecken verbreitet.

Nur die Nachricht vom Abschlusse des Waffenstillstandes vom 11. November 1918, die ihm vom Oberbefehlshaber der englischen Streitkräfte, dem Burengeneral Deventer übermittelt wurde, veranlaßte von Lettow-Vorbeck, sich den Engländern zu übergeben.

Am 15. November streckten 30 deutsche Offiziere, Aerzte und Zivilbeamte, 125 weiße Deutsche und 1168 Askaris, sowie 3113 farbige Träger die Waffen. Unter den letztern 819 Frauen.

Der Feldzug kostete die Engländer allein 896 tote und verwundete Offiziere und 16,929 tote und verwundete Mannschaften.

Alle kriegsgeschichtlichen Beispiele, in welchen eine Minderzahl gegen feindliche Uebermacht zu kämpfen hat und, wie in diesem Falle, doch in hohem Maße erfolgreich und vor allem höchst ehrenvoll kämpft, müssen für uns Schweizer ein ganz besonderes Interesse haben. Werden doch auch wir stets gegen große feindliche Ueberlegenheit an Zahl und Kriegsmitteln zu kämpfen haben.

Eines hebt sich aber auch bei der Verteidigung Deutsch-Ostafrikas wie bei allen andern ähnlichen Beispielen ab:

Die alles überragende und entscheidende Bedeutung der Persönlichkeit des obersten Führers, der mit seinen seelischen Kräften den Operationen erst den alles belebenden Hauch sieghafter Kraft verleiht.

Lettow von Vorbeck war zweifelsohne ein gottbegnadeter Führer.

O. B.

Rivista militare italiana. Marzo 1931. Ueber die *Dichte des Artillerieaufmarsches und den Munitionsverbrauch im Weltkrieg* schreibt in einem ersten Aufsatz, dem weitere folgen sollen, Major Giannini.

Er kommt in seinen mit einer Masse von statistischen Unterlagen belegten Darlegungen bis Ende 1916, also bis zur neunten Isonzoschlacht. Höchst interessant sind schon die Vergleiche über die Artilleriestärken zu Beginn des Weltkrieges.

So verfügten, (abgesehen von Fest.-Art.) im Juli 1914:

Die Franzosen über 3960 Feldgeschütze und 512!! mittelschwere und schwere Geschütze. Für die Deutschen sind die entsprechenden Zahlen 5400 und sage und schreibe: 2000—2500 mittelschwere und schwere Geschütze. Also eine ganz erhebliche Ueberlegenheit an Feldgeschützen und eine geradezu überwältigende, weil 4—5-fache, an mittelschweren und schweren Geschützen.

Dieses Mißverhältnis wurde auch durch die Mithilfe der englischen und belgischen Armee nicht wettgemacht. Die Engländer verfügten über 432 Feld- und 48!! mittelschwere und schwere Geschütze, die Belgier über lediglich 346 Feldgeschütze.

Am Schluß des Weltkrieges verfügten die Franzosen über 5580 Feld- und 6144 mittelschwere und schwere Geschütze, die Deutschen aber über 12,000 Feld- und mittelschwere und 7850 schwere Geschütze.

Was die *Dichtigkeit des Artillerieaufmarsches* anbelangt, so sei erwähnt, daß sie nach Verfasser beim deutschen Durchbruch von Gorlice (2. Mai 1915) 1 Feldgeschütz pro 20 m und 1 schweres Geschütz pro 28 m betrug.

Der Munitionsverbrauch betrug 165 Schuß pro Geschütz.

Beim französischen Durchbruchversuch in der Champagne (im September 1915) betrug die Dichte 1 Feldgeschütz pro 32 m und 1 schweres Geschütz pro 40 m. Der Munitionsverbrauch pro Geschütz aber schon 855 Schuß. Wozu jedoch zu sagen bleibt, daß dem deutschen Durchbruch bei Gorlice nicht ein 72 Stunden dauerndes Trommelfeuer wie beim Champagneangriff vorausging.

In der neunten Isonzoschlacht endlich war bei einer Angriffsfront von rund

14 km auf je 25 m 1 Feld-, auf je 36 m ein mittelschweres und auf je 254 m ein schweres italienisches Geschütz vorhanden. Der Munitionsverbrauch stellte sich auf je 355 Schuß pro Geschütz d. h. 25 pro m Front und total 70,000 Schuß pro Tag.

Aus diesen Zahlen geht ohne weiteres die kolossale und geradezu fantastische Formen annehmende Steigerung des Munitionsverbrauches, wie sie der Stellungskrieg erheischte, hervor.

Dementsprechend entwickelte sich auch die *Munitionsfabrikation*. Und wir erfahren da, daß z. B. in *Frankreich* dieselbe von einer täglichen Produktionsmöglichkeit von 14,000 Artilleriegeschossen zu Beginn des Weltkrieges auf 300,000 im Mai 1917 gesteigert wurde. Deutschland, das — bezeichnenderweise — zu Beginn des Weltkrieges nur täglich 7000 Artilleriegeschosse zu produzieren im Stande gewesen sein soll, soll sie, wenn der Verfasser richtig berichtet, schließlich auf 42,000 haben steigern können. Wozu allerdings ein ganz großes Fragezeichen zu machen ist, besonders, wenn Verfasser für Italien eine Steigerung der täglichen Produktion an Artilleriegeschossen von 10,800 im Jahre 1915 auf 77,174 im Jahre 1918 angibt! O. B.

L I T E R A T U R

Redaktion: Oberst E. Bircher, Aarau.

Verdun 1916. Von *Hermann Wendt*. Angriffe Falkenhayns im Maasgebiet mit Verdun als strategisches Problem, mit einer dreifarbigem Karte. Verlag von E. S. Mittler & Sohn, Berlin 1931.

Dieses sehr geistvolle und gründliche Werk des jungen Tübingerhistorikers sei der Beachtung derjenigen empfohlen, die für strategisch-operative Fragen ein besonderes Interesse haben. Aber auch für alle diejenigen, die sich um das grause Ringen von Verdun interessieren, wird das Buch, das Problem Verdun, wie es von Falkenhayn gestellt und durchgeführt wird, in eine neue, klare, auf Grund der Akten festgelegte Beleuchtung gerückt. Man kann sagen, endgültig umrissen und festgelegt.

Nach einer Festlegung der Lage um die Jahreswende 1915/16 werden die Gedankengänge Falkenhayns operativ-strategischer Natur erörtert, die zu den Angriffen auf Verdun führten. Dort wollte er via Frankreich den Hauptgegner England treffen. Frankreich mußte an einem Punkte angegriffen werden, an dem es gezwungen war, den letzten Mann einzusetzen, nicht ausweichen konnte, sondern verbluten mußte. Als solche Punkte betrachtete Falkenhayn Belfort und Verdun, wobei er dann letzterem aus verschiedenen Gründen den Vorzug gab.

Für uns besonders wichtig ist, daß man daran dachte, bei Belfort anzugreifen. Wie aus den beigegebenen Aktenstücken hervorgeht, sind die Vorarbeiten für eine Verdunoffensive außerordentlich eingehend und intensiv betrieben worden (Pag. 24—26).

Man entschied sich für Verdun als diejenige Stelle, an welcher die für Frankreich zur tödlichen Ausblutung nötige Wunde gesetzt werden sollte. Am 8. Dezember 1915 kam man zu diesem Entschlusse. Am 22. Dezember gab der Kaiser seine Zustimmung.